

FRAGMENS

de

POÉSIES EN LANGUE D'OC.

28.

FRAGMENTS

POESIES EN LANGUE D'OCC.

BORDEAUX, IMPRIMERIE DE LAVIGNE.

FRAGMENS

DE

POÉSIES EN LANGUE D'OC.

Tiré à 50 exemplaires.

№.° 22

PARIS,
TÉCHENER. LIBRAIRE.

PLACE DU LOUVRE, 12.

—
1843.

FRAGMENTS

POÉSIES EN LANGUE D'OCC.

PARIS.

TECHNER, LIBRAIRE.

1843

ESSAI

DE SUPPLÉMENT

AU

CHOIX DES POÉSIES DES TROUBADOURS

publié

Par M. Raynouard.

Ce n'est que depuis une vingtaine d'années que l'étude de la langue et des écrits des troubadours a été posée sur des bases certaines, et qu'elle a de plus en plus attiré l'attention des philologues. *L'Histoire littéraire* des poètes de la Provence, que mit au jour l'abbé Millot en 1774, ne donne aucun texte original, et il n'est plus permis de la citer. Je ne connais que de titre une *Literary history of the troubadours, by mss. Dobson* (London, 1807, in-12), mais j'ai lieu de croire que ce n'est qu'un abrégé de Millot. L'ouvrage de Jehan de Nostredame est trop court, trop imparfait pour devoir nous arrêter; il parut à Lyon en 1575, in-8.º; il se retrouve dans l'*Histoire de Provence* de C. Nostra-

damus, 1614, in-f.°, et il a été traduit en italien avec des notes dans les *Commentari* de Crescimbin*i intorno alla istoria della volgar poesia*. Rome, 1710, in-4.° (vol. 2, part. I).

Le *Parnasse occitanien* de M. Rohegude, imprimé à Toulouse en 1819 (in-8.°, xlix et 411 pag.), vint le premier nous donner un recueil de ces poésies si remarquables à tant de titres, en les reproduisant avec fidélité, en les arrachant à la poussière des manuscrits. Cet ouvrage important, et toujours digne d'être recherché, fut bientôt suivi du *Choix des poésies originales* que fit paraître l'immortel Raynouard (Paris, 1816-21, 6 vol. grand in-8.°). Cette publication, de la plus haute importance et que l'Europe savante accueillit avec empressement, vient se ranger dans le très-petit nombre de livres qui, vingt ans après leur mise au jour, se trouvent avoir doublé de prix (1).

L'auteur des *Templiers* est mort sans avoir eu le temps de livrer à l'imprimeur un *Lexique roman* auquel il consacrait toutes ses veilles depuis longues années; son manuscrit s'est heureusement trouvé en état de voir le jour, et déjà il a paru trois volumes de ce grand ouvrage; il doit en renfermer six. Les érudits de tous les pays savent que tout ce que promettait le nom de l'auteur a été tenu et au-delà.

(1) Il s'en est payé, il y a peu de temps, des exemplaires en papier vélin, 201 fr., vente Boutourlin, et 213 fr., vente Labédoyère.

Ce n'est pas en France seulement que nos vieux poètes méridionaux sont devenus l'objet d'une étude patiente et sagace; l'Allemagne s'en est occupée; M. F. Diez, entr'autres, a bien mérité de la langue et de la littérature romane (1). Nous devons à l'Italie les *Osservazioni sulla Poesia de Trovatori* (Modena, 1829, in-8.º, 530 pag.), ouvrage de M. Galvani, dont M. Raynouard, qu'il faut sans cesse citer, a parlé d'une manière très-favorable dans le *Journal des Savans*, 1831, pag. 341 et suiv. (2).

Ce qu'on a publié des compositions poétiques en lan-

(1) On doit à ce laborieux écrivain: *Beytrage zur Kenntniss der romantischen Poesie*; Berlin, 1825, 126 pag. *Die Poesie der Troubadours*; Zwickau, 1827, xx et 360 pag. *Leben und Werke der Troubadours*; Zwickau, 1829, xij et 616 pag. — Il y a un an que ce zélé philologue a fait paraître une grammaire de la langue romane (Bonn. E. Weber, 2 vol. in-8.º, v et 334, 414 pag.). Il est assez singulier que dans les derniers volumes de l'*Histoire littéraire de la France*, dans cette œuvre émanée de l'Académie des Inscriptions, où il est très-longuement question des troubadours (XV. 434-479, XVII. 407-614, XVIII. 542-698, XIX. 442-620), on ne cite pas une seule fois les travaux de M. Diez; on paraît ne pas s'être douté de leur existence, et cependant M. Raynouard avait analysé un des ouvrages de cet infatigable érudit, en lui payant un bien juste tribut d'éloges. (Voir le *Journal des Savans*, juin 1828.)

(2) Mentionnons aussi, parmi les Italiens qui se sont occupés de la littérature des troubadours: A. Bastero, *la Crusca provenzale*; Rome, 1724, in-f.º; G. Bologna, *Sulla Poesia provenzale*; Modena, 1828, in-8.º

gue d'Oc ne forme qu'une faible portion de ce qu'en recèlent diverses bibliothèques ; il n'est guère possible , il n'est pas même désirable que toute cette masse de sirventes , de tensons , de pastorelles , de discorts , soit mise au jour ; mais dans ce qui est resté inédit , du moins en France , l'on trouve quelques passages qui méritent qu'on les fasse connaître , et c'est ce que nous allons essayer. Nous nous sommes attachés à ne pas donner un seul vers que l'on rencontrât déjà dans les écrits de M. Raynouard.

Avant de passer aux compositions de quelques-uns des vieux poètes qui fixent nos regards , il convient peut-être de rappeler diverses compositions de longue haleine , en langue romane , qui ont récemment trouvé des éditeurs , ou qui , nous l'espérons du moins , n'en seront pas long-temps privées.

Le poème de *Fier-à-Bras* , en 5,084 vers de douze pieds , divisé en tirades monorimes , a été inséré , grâce aux soins de M. H. Bekker , dans le dixième volume des *Mémoires de l'Académie de Berlin* (1829 , in-4.^o). M. Raynouard en a rendu compte dans le *Journal des Savans* , 1831 , pag. 131 et suiv. , il en a intercalé une analyse et quelques fragmens dans le *Lexique roman* (I. 290-314). Il n'en existe qu'un seul manuscrit connu , trouvé en Allemagne en 1824.

Gérard de Roussillon , poème de plus de huit mille vers de dix syllabes , à rimes consécutives. Il n'en

existe qu'un seul manuscrit (Bibliothèque du Roi, n.º 7991). Le début est perdu. Raynouard (II. 284) le fait remonter au commencement du 12.^e siècle; il en a donné une analyse dans le *Lexique roman* (I. 174-224). La versification en est rude et grossière, le mérite littéraire assez mince. Il s'agit de querelles et de guerres entre Charles Martel et le comte *Girart de Roxillon*. Il paraît, d'après une note de Lamonnaie, qu'il existait une rédaction en vers et en langue d'Oïl de ce roman; il en a été imprimé à Lyon, au commencement du 15.^e siècle, un abrégé en prose (voir les *Nouvelles recherches* de M. J.-Ch. Brunet, II. 81). Consultez aussi l'*Introduction* de M. de Reiffenberg à la *Chronique* de Ph. Mouskes; Bruxelles, 1836, in-4.º, pag. cexlv.

Jaufre : cette épopée de plus de dix mille vers de dix syllabes, à rimes plates, doit se joindre aux romans de la Table-Ronde. Le jeune Jaufre, fils de Doon ou Dovon, après de longs exploits et une victoire complète sur son ennemi Taulat de Rugimont, épouse la belle Brunesen, objet de tous ses vœux; les noces se célèbrent avec beaucoup de pompe à la cour d'Artus. Raynouard a consacré à cette épopée les pages 48 à 173 du tome I.^{er} du *Lexique roman*. (Voir aussi le *Choix de Poésies*, tom. II, pag. 285-293.)

L'on ne connaît qu'un exemplaire (encore est-il imparfait) du roman en vers fort remarquable de *Flamenca*. M. Raynouard en a donné une analyse étendue

dans les *Notices et extraits des manuscrits*, tom. XIII, 2.^e partie, pag. 80-132. (Voir aussi le *Lexique roman* I. 1-48.)

Philomena, le seul roman en prose qui nous reste : il se trouve en manuscrit à la Bibliothèque du Roi, 10-307. Voir ce qu'en dit Raynouard, *Choix*, II. 293.)

Un roman de la *Belle Maguelonne*, composé par Bernard de Treviez, chanoine de Maguelonne, avant la fin du 12.^e siècle; un poème sur le Saint-Greal, deux autres sur Lancelot et sur Renaud, qu'écrivit Arnaud Daniel, n'ont pas échappé aux ravages du temps.

En fait de légendes, on possède un fragment de la vie de Saint-Amant et un fragment de la vie de Saint-Fides que M. Raynouard a reproduits (*Choix*, II. 152-154 et 144-145); des vies de Saint-Trophime, de Saint-Honorat, de Saint-Alexis. (Voir *Lexique roman*, I. 171-177.)

La chronique rimée dans laquelle Guillaume de Tudela raconte la croisade contre les Albigeois, a été publiée par M. Fauriel dans la collection des documens que met au jour le ministère de l'instruction publique. M. Villemain a rendu compte de ce travail remarquable dans le *Journal des Savans*; M. Raynouard a, de son côté, donné de longs extraits de cette chronique dans le *Lexique roman*, tom. I, pag. 225-289.

Indépendamment des ouvrages déjà indiqués, j'en

mentionnerai ici quelques autres qui sont à consulter lorsqu'on s'occupe des troubadours :

L.-A. de Ruffi, *Apologie des anciens historiens et des troubadours*; Avignon, 1704, in-8.°

De Cambry, *Contes et proverbes, suivis d'une notice sur les troubadours*; Amst., 1787, in-18.

Legrand d'Aussy, *Observations sur les troubadours* (Fabliaux, 3.° édit., tom. II, pag. 1-168).

Adrian, *Grundzüge zu einer Provençal Grammatik*; Frft. A. M., 1825, in-8.° (Voir Raynouard, *Journal des Savans*, 1829, pag. 345 et suiv.)

Bruce-Whyte, *Histoire des langues romanes et de leur littérature*; Paris, 1841, 3 vol. in-8.°

Grammaires romanes inédites du 13.° siècle, publiées d'après les manuscrits de Florence et de Paris, avec une introduction, par M. J. Guessard; Paris. (*Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, tom. 2, liv. 2.)

Las Flors del gay saber, estier dichas las Leys d'amor; Toulouse, 1841-1842, 2 vol. in-8.° Publication importante pour la grammaire de la langue d'Oc; elle doit comprendre deux autres volumes.

Il sera bon de feuilleter aussi Tiraboschi, Ginguéné, Sismonde de Sismondi, de recourir à l'*Histoire des hommes illustres de la Provence*, par Achard (tom. II, pag. 350-401), et à l'*Histoire de Provence*, de Papon (tom. II, pag. 381 et suiv.; tom. III, pag. 437-469).

Parmi les manuscrits qui recèlent des poésies provençales, et qui attendent encore l'examen d'un érudit intelligent, nous signalerons ceux de Bologne, de la bibliothèque Saint-Marc, à Venise. (Voir les *Notices sur les manuscrits relatifs à l'histoire de France et à la littérature française conservés dans les bibliothèques d'Italie*, par l'aussi infatigable que spirituel et savant bibliophile Jacob (1839, in-8.°, pag. 67-149-185). Un manuscrit du Musée britannique (Bibl. du Roi, 19. C. 1), contenant, entr'autres pièces, le *Breviari d'amors*, de Matfres, est décrit dans les *Rapports* de M. Francisque Michel sur les anciens monumens de l'histoire et de la littérature françaises qui se trouvent dans les bibliothèques de l'Angleterre et de l'Ecosse (1838, in-4.°, pag. 125-128).

PEIROL. (*Hist. litt.*, XV. 454-456; Rayn., *Choix*, V. 281; *Parn. occit.*, p. 88-94.)

Voici de ce troubadour un fragment qui n'est pas dépourvu d'agrément :

Re per autrui no ill man
 D'aiso qu'eu plus dezire
 Ni ieu eus, tan la blan
 Re no l'en auze dire,

Ans quan li sui denan

Maintas vetz qu'an s'eschai

Die : Dona, que farai ?

No-m respon mas guaban.

Las ! com muer deziran

Sos hom e sos servire,

Qu'ieu seria celan ;

Maintas vetz m'en aziran

E jur per mal talan ,

Que tot m'en partirai ;

Pueis aqui eus truep lai

Mon cor, on era antan.

Li hueill del cor estan

A leis ves en que-m vire

Si c'ades on qu'ill an

La vei e la remire :

Tot per aital semblan

Com la flors c'om retrai,

Que tota via vai

Contra'l soleill viran.

On sait que ce poète mena une vie errante et peu fortunée ; éloigné de sa patrie, il composa la *canzon* suivante :

Non es nulls jorns, qu'e mon cor non dissenda

Una dolsors, que ven de mon pays,

Lai joing mas mans e lai estau aclis

E lai, sapchatz, que volr a esser fort

Pres de mi donz, sitot s'a vas mi tort :
 C'ab bel semblan et ab doussa compaigna
 Me dauret gen so, que ara m'estaigna.

Ar'ai assatz, que plor e que-m complaigna,
 C'a pauc lo cors no-m part, quan mi recort
 E mi soven del ris e del deport
 E dels plazers qu'ela-m fetz e que-m dis.
 A cum fora garitz, s'adonc moris !

Que quand li prec, que de mi merce ill prenda,
 Sol veiaire non fai, qu'ella m'entenda.
 Non laisserai, dompna, lo vers no us port,
 Qu'en aissi-m ten lo desirs en greu laigna,
 Non pot esser, que ja plus sai remaigna.

ARNAUT DANIEL. (*Hist. litt.*, XV. 434-441 ;
 Rayn., *Choix*, V. 30 ; *Parn. occit.*, p. 253-257.)

Voici quelques strophes d'une *canzone* où il y a de
 la facilité et du naturel, qualités assez rares chez ce
 troubadour :

Can chai la fueilla
 Dels ausors entresims
 E'l freitz s'ergueilla,
 Don secha'l vims ;
 Dels dous refrims,
 Vei sordezir la brueilla,
 Mas ieu soi prims
 D'amor, qui que s'en tueilla.

Tot es gelat (*sic*),
 Mas ieu non puese frezir,
 C'amors novela
 Mi fa'l cor reverdir ;
 Non dei fremir,
 C'amors mi cuebr'e-m cela,
 E-m fai tenir
 Ma valor e-m cabdela.
 Ges non es croia
 Cella cui soi amis :
 De sai Savoia
 Plus bela no-s noiris.
 Tal m'abelis,
 Don ieu plus ai de joia,
 Non ac Paris
 D'Elena sill de Troia....
 Vai t'en chansos,
 Denan lieis ti presenta,
 Que s'ill non fos,
 Non i metr'Arnautz s'ententa.

PEIRE VIDAL. (*Hist. litt.*, XV. 470; Rayn.,
Choix, V. 334; *Parn. occit.*, 178-199.)

Donnons ici une de ses *canzone* où il élève la voix
 contre divers barons dont il avait à se plaindre, et,
 après s'être félicité d'avoir enfin trouvé une amie véri-
 table qu'il ne nomme point, il déplore la décadence de
 l'hospitalité et des fêtes seigneuriales, terminant par

parler de lui-même avec une complaisance toute particulière.

Mon cors sent alegrezit ,
 Quar me cobrara' N Barrals.
 Ben aia sel, que-m noirit
 E dieus , car ieu soi aitals ,
 Que mil salutz mi venon cascun dia
 De Cataluenha e de Lombardia :
 Quar a totz jorns pueia mos pretz e creis ,
 Quar per un pauc non mor d'enveia el reis ,
 Quar ab donas fauc mon trep e mon joc.

Ben es proat et auzit ,
 Com ieu soi pros e cabals ;
 E pos dieus m'a enrequit ,
 No-s tanh qu'ieu sia venals.
 Cent donas sai que cascuna-m volria
 Tener ab se, si aver me podia :
 Mas ieu soi cel, qu'anc no-m gabei, ni-m feis ,
 Ni volgui trop parlar de mi mezeis :
 Mas donas bais e cavaliers desroc.

Maint bon tornei ai partit
 Pels colps, qu'ieu fer tan mortals ,
 Qu'en luec ro vau hom, no crit :
 So es En Peire Vidals !
 Sel que mante dompnei e drudaria,
 E fai que pros per amor de s'amia ,
 Et ama mais bataillas e torneis
 Que monges pas, et sembla'l mal aveis ,
 Trop sojornar et estar en un loc.

Les vers suivans jettent du jour sur quelques circonstances de sa vie :

Ni re non degr'om meils fugir
 Com mal senhorin qui pogues,
 Mas fugir non li puesc ieu ges,
 C'outra la mar m'anet ferir
 Amor dous lo senestre latz
 Tal colp, perqu'ieu soi sai tornatz,
 Don morrai d'ira e de dolor,
 Si gauz entiers no m'en socor.

Senher coms de Peitieux, be-m platz
 Quar es en l'ausor gra montatz,
 Que gen vos vei cobrar onor,
 Que perderon vostr'anceissor.

Rapportons encore un fragment de quelque étendue :
 c'est aussi dans l'ouvrage de M. Diez que nous le prenons,
 au milieu de bien d'autres tout aussi d'être reproduits :

Viu e renovel,
 Co'l fruit el ramel,
 Quan chanton l'auzel :
 Qu'e mon cor ai fuoilla e flor
 Que-m ten tot l'an en verdor
 Et en gauch entier, perqu'ieu
 Non sont ren, que-m sia grieu.
 C'ora que ill fos grieu,
 Ara-m ten per sieu,
 La gensser sot dieu
 E del meillor sen ;

Car conois ben, qu'ieu
 L'am de bon talen,
 Si qu'e mon joven
 E puois longamen
 Servirai lo sieu cors bel
 Gai et adreich et isnel
 A lei de fin amador,
 Qu'a tot son cor en amor.
 Ben viu a grand dolor,
 Qui pert son bon senhor,
 Qu'ieu perdei lo meilleur,
 Qu'anc mortz pogues aucir.
 E quar non puosc morir
 Ni es dreitz, c'om s'ausia
 Per ma vida gandir
 M'en anei en Ongria
 Al bon rei N Aimeric,
 On trobei bon abric,
 Et aura-m ses cor tric
 Servidor et amic.

Et aura i gran honor,
 Si m'a per seroidor :
 Qu'ieu puesc far sa lauzor
 Per tot lo mon auzir
 E son pretz enantir
 Mais d'autr'om qu'el mon sia,
 E quar me saup cauzir
 Ni m'ac bela paria,
 Meins en pretz maint croi ric
 Manent ab cor mendic,

E diran cui que diem
 Del filh de Lozoic
 Chanson, vai t'en per Vic
 Al gran de bon espic
 E di li que no-s tric
 De far tot lo mon ric.

Alaman, trop vos dic
 Felon, vilan, enic,
 C'anc de vos no-s jauzie,
 Qui us amet ni us servic.

GUILLEM DE SAN DEISDIER. (*Hist. litt.*, XV. 449; Rayn., *Choix*, V. 207; *Parn. occit.*, p. 281-288.)

Si les écrits de ce troubadour n'offrent point de beautés supérieures, ils sont du moins exempts de cette affectation, de ce mauvais goût qu'on est en droit de reprocher à la plupart de ses contemporains. Il chanta avec énergie et vivacité la belle qui captiva son cœur ; les passages suivans en font foi :

Doble joi agra la cort gran
 Al jutjamen, can lai serai
 On er saubut tot so de sai
 S'om dizes, que la plus prezan,
 Que fos tan quant eu sui vivenz
 Que-m fos de bel acuellimenz
 Ben i agra mes mon chantar
 E'ls jois (al. oills) si'ls li pogues donar....

Si per servir fos tant aventuros
 C'umelitatz fraises tant son corajé,
 C'un dous ales del sieu gen ris me fos
 Dousetamen aisis dinz mon coratgé
 Si anc nuls hom per ben amar fenic,
 Jeu finera, si-m pogues eschazer,
 Mais per respieg, qu'en pogues mais aver,
 Visquer'eu pois entro qu'el ver afic.....

Aissi-m venz' e m'esvertuda

L'amors, que-m fors' e'l talans,

Que non pretz, s'ella-m refuda,

Ses lei tot lo mon dos gans,

Del sieu gran tort, si-n fos auzitz,

Li clam merce, que-m fos fenitz,

E penda mi, s'ieu mais m'irais.....

Aquesta mal' (me) atendida

Qu'ieu fas, c'aillors no-m ballanz,

Cre qu'er a la remazuda

Del puei, que brugi VII anz,

Pois non issi mais la sorzitz.....

HUGUES DE ST-CYR. (*Hist. litt.*, XIX. 470-477;
 Rayn., *Choix*, t. V.; *Parn. occit.*, 161-164.)

Accueilli par le comte de Rhodéz, il ne le ménagea pas dans ses *tensons* :

Seigner coms, no us cal esmayar

Per mi ni estar cossiros

Qu'eu non sôn ges vengutz a vos

Per ren querre ni demandar :

Qu'ai ben aiso, que m'es mestier,
 E vos vei, que faillon denier,
 Perque non ai en cor, que us quera re,
 Ans si us daria, faria grant merce.

Il dirigea aussi ses traits contre le vicomte de Tur-
 renne, qui avait été un de ses protecteurs :

Seigner vescoms e cum poirai soffrir
 Aquest afan, que votz me faitz durar :
 Que nuoit e jorn me fassetz cavalgar,
 Que no-m laissatz ni paussar, ni dormir.

Ges en la compaingna

Martin d'Algai,

Hom pietz non trai,

Sembla manjars me sofraingna.

Vos eus sabetz, si-non voletz mentir
 N-Uc de San Cir, qu'anc eu no us fi cercar
 En Caerci, per mas terras mostrar,
 Ans m'enoiet fort, quant vos vic venir.

Que Dieus me contraingna,

S'al cor qu'eu ai

No volgra mai

Fossetz anatz en Espaingna.

AIMERIC DE PEGUILLON. (*Hist. litt.*, XVIII.
 685-698; Rayn., *Choix*, V. 8; *Parn. occit.*, p. 169-
 173.)

L'on ne peut, dit-il, se préserver des traits de l'a-
 mour :

C'aissi cum sers o pres
 Sui sieus liges confes,
 Et anc nuills hom q'ames,
 Tan leu non fon conquès :
 Q'al traire de son gan
 Sa bella man baisan,
 M'intret tant aquel bais,
 Qu'el cor del cors mi trais
 Al retorn d'un sospir,
 Perqu'el viure e'l morir,
 Mi fai ensems mesclar,
 Et hom no i-s pot gardar
 Ni cobrir de sa lanssa
 D'amor, puois dreig la lanssa....

Il adresse à Blacas une pièce de vers où il prend la
 défense de l'amour contre ses détracteurs ; la passion,
 selon lui, a son origine dans l'action combinée du cœur
 et des yeux :

Car li hueill son dragoman
 Del cor et l'euill vaun vezer
 So, c'al cor platz retener.
 E quan ben son accordan
 E ferm tug trei d'un semblan,
 Adoncas pren verais amors nasquenza
 D'aiso, que l'ueill faun al cor agradar
 Qu'estiers no pot naiser ni comensar,
 Mas per lo grat dels tres nais e comensa.

Per lo grat e pe'l coman
 Dels tres e per lur plazer

Nais amor, qu'en bon esper
 Vai sos amicx confortan.
 Perque tug li fin aman
 Sapehon, c'amors es fina benvolensa,
 Que nais del cor e dels hueills ses duptar,
 Que li hueill la fan flurir e'l cor granar
 Amor, qu'es fruitz de la vera semensa...

Chanso, vai dir à N Blacas en Proensa;
 Qu'el fai valor valer e pretz presar,
 C'om lui lauzan non pot sobrelauzar;
 Tant es valens e fina sa valensa.

RAMBAUT DE VAQUEIRAS. (*Hist. litt.*, XVII.
 499-521; Rayn., *Choix*, V. 416; *Parn. occit.*, pag.
 73-83.)

Il chanta long-temps une belle qui ne fut nullement
 touchée de ses accens; il exprime ainsi le déplaisir qu'il
 en ressentit :

Leu pot hom pretz e gaug aver
 Ses amor, qui be i sap ponhar,
 Ab que-s gart de tot malestar
 E fassa de be son poder,
 Perqu'eu, sitot amors me fail,
 Fauc tan de be, com puese e vaill,
 E s'ieu pert ma dona et amor
 No vueill perdre pretz ni valor
 Qu'estiers puese viure onratz e pros
 Perque no-m cal far d'un dan dos.

Ja sa beutat ni son saber
 Son bel ris ni son gen parlar
 No-m cug ma dona vendre quar,
 Que be-m puese de s'amor tener.
 Mas sol quar ve dins son miraill
 Color de robis ab cristiaill,
 E quar la lauzon li meillor,
 Me cuid'aver per servidor,
 Cais que m'es onors e non pros,
 Mas no-s cug, qu'ieu l'am en perdos.

Ab cor fait vau mi dons vezer,
 C'ara-m pot perdr'o guazanhar,
 E si vol mos precx escoutar,
 Aura-m sempr'a tot son voler,
 E si-n outra rason m'assaill,
 No-s tanh, que tenso ni baraill
 Ab leis, mas pens d'autr'amador,
 Et anc Floris de Blanchaflor
 Non pres camjat tan doloiros
 Com ieu, dona, si-m part de vos.

Joan ses terra, si d'amor
 Non ai en breu gaug et honor,
 Jamais non serai amoros
 Et viurai malgrat d'amor blos.

GUIRAUTZ DE BOREILL. (*Hist. litt.*, XVII. 447-456; *Parn. occit.*, p. 123-145.)

Il ne se préserva point, dans ses premières compositions, de la forme entortillée et obscure que ne surent

point éviter nombre de versificateurs dans les trente dernières années du 12.^e siècle. On peut en ce genre indiquer ses *canzone* restées manuscrites : *Quan branca'l brondels e rama*, et *quan la bruna aura s'es lucha*. Il convient lui-même qu'il est malaisé de le comprendre, (Rayn., *Choix*, III. 312) et nous citerons à cet égard la strophe suivante d'un autre *Canson* :

Ben deu en bona cort dir
 Bon sonet qu'il fai ,
 Perqu'ieu retrairai
 Un levet e qui l'apren
 Parra d'ome non calen ;
 C'aissi cum si no-m calia
 Fatz leugiers sonetz ,
 Qu'el plus greus sembla que sia ,
 Bos e leus per faire.

Mais il reconnut les défauts de cette façon d'écrire, et il convint qu'elle avait peu de partisans. Il s'exprima ainsi :

A penas sai comensar
 Un vers que vuoill far leugier ,
 E si n'ai pensat des hier ,
 Qu'el fezes de tal razo ,
 Que l'entenda tota gens ,
 E qu'el fassa leu chantar
 Qu'ieu'l fauc per plan deportar .
 B'el saubra plus cubert far ,
 Mas non a chans pretz entier
 Quan tuich non son parsonier.

Qui que-s n'azir, mi sap bo
 Quand auch dire per contens
 Mon sonet rauquet e clar,
 E l'auch a la fon portar.

Ja pois volrai clus trobar,
 Non cuich aver maint parier,
 Ab so que ben ai mestier
 A far una leu chanso,
 Qu'ieu cuich qu'atretant grans sens
 Es, qui sap rason gardar,
 Com bos motz entretrescar.

Transcrivons les vers dans lesquels il dépeint un
 amant privé de la raison à force d'amour :

Un sonet fatz malvatz et bo
 E re non sai de cal razo
 Ni de cui, ni cum, ni perque,
 Ni re non sai, don mi sove,
 E farai lo, pois no'l sai far,
 E chant lo, qui no'l sap chantar.

Mal ai, qu'anc hom plus sans non fo,
 E tenc malvatz home per pro,
 E don assatz, quan non ai re,
 E vuoill mal cellui, qui-m volt be :
 Tan sui fis amics ses amar,
 C'anse-m pert, qui-m volt gazaïgnar.

Ab cellui vauc, qui no-m somo
 E quier li, quan non a que-m do ;
 Per benestar sui ab Jaufre

E sai ben far so que-m sove ;
 Qu'ieu-m leu, quand mi degra colgar
 E chant de so, don dei plorar.

Detorn mi vai e deviro
 Foudatz e sai mais de Cato ;
 Deves la coa il vir lo fre ,
 S'altre plus fols no m'en rete ,
 C'aital sen mi fe enseignar
 Al prim , c'ara-m fai folleiar , etc.

Un des sirventes où il déplore la décadence de l'esprit chevaleresque mérite d'être lu :

Qu'er aug del rei, qu'era plus pros
 E plus valens e mains assais
 De totz cels, que vianda pais ,
 Que sobret meians e maiors
 E crec sos pretz e sas honors
 E non temia afan, ni fais,
 Que si lo plaignon dui ,
 Lo tertz lor o destrui ,
 Que par mal enseignatz :
 Qu'ieu non ere qu'anc fos natz
 De Carlemagne en sai
 Reis per tant bel assai
 Mentaugutz ni prezatz.
 Mas ja leu non crezats ,
 C'afars tant mal estei,
 Qu'ensem lo plaignant trei.

E que val donc bella faissos
 Ni gens poders, qu'aisi s'abais ,

E ja passava part Roais
 Lo noms e'l pretz e la valors
 D'entr'els paians galiadors,
 Qu'anc uns sols plus areir no'ls trais,
 Perque faill, qui-s desdai;
 Pois aissi ben s'esdai
 So c'om plus vol ni platz;
 De qu'ieu teing per grevatz
 Cels, que mais podent sai,
 Si non adobent lai,
 Quam camjara ill rictatz,
 Qu'aiant calque solatz,
 De lor gran galaubey
 Delant lo maior rey.

Il a donné à un autre sirvente la forme d'un dialogue ;
 des allusions, inexplicables aujourd'hui, s'y rencon-
 trent ; nous nous bornerons à rapporter la première et
 la sixième strophe :

Lo doutz chant d'un auzel
 Qui chantava en un plais,
 Mi desviet l'autrier
 De mon camin e-m trais,
 E josta-l plaissaditz
 On fo l'auzels petitz,
 Plangion en un tro pel
 Tres tosas en chantan
 La desmesura e'l dan,
 Q'a pres jois e solatz ;
 E vengui plus viatz,
 Per mieils entendre'l chan,

E dissi lor aitan :
 Tosas , de que chantatz
 O de que vos clamatz

Seigner li fort chastel,
 Don la maleza nais ,
 E il aut mur e il terrier
 De tort e de biais
 Ant toutz dons e covitz :
 Car non es hom garnitz ,
 Si non fai manganel ,
 Qui pas sobre l'anvan ,
 Don ira puois cridan
 Us vilans enrabiatz
 Tota la nuoich : Veillatz ,
 Qu'ieu ai auzit mazan !
 Et adonc-s levaran ,
 E si vos no us levatz
 Seretz ocaisonatz.

PIERRE D'AUVERGNE. (Voir le *Parn. occit.*, 135-141 ; Rayn., *Choix*, V. 291.)

Il versifiait avant 1262, puisque dans un sirvente il manifeste l'espérance de recevoir un brillant cadeau du comte de Barcelonne, et que ce fut à cette époque que ces comtes prirent le titre de rois d'Aragon.

Bel m'es, qui a son bon sen
 Qu'en bona cort lo prezen ,
 C'uns bes ab autre s'enansa

E rix mestiers conegutz ,

Lai on plus es mantengutz,
Val mais, c'a la comensansa.

Doncx aisi dei far parven
Ieu que venc novelamen
E mostrar en detriansa
Lo saber que m'es cregutz,
Quar qui venc dous luec d'esdutz
Leu l'en sors grans alegranza.

Per tal d'aquest com'taten
De Barsalona un don gen,
Que pro fai selui onransa ;
E cre si del dar non clutz,
Que sa cortz, on sui vengutz,
Es fams e vera mermansa.

Il lui arrive plusieurs fois de se donner comme le premier des troubadours de son époque, comme l'arbitre et le dispensateur de la renommée. Nous ne citerons qu'un seul des nombreux fragmens où se manifeste sa vanité :

Ab fina joia comenssa
Lo vers qui be'ls mots assona
E de re no i a faillenssa ;
Mas no m'es bon, que l'apreigna
Tals, que mos chans non coveigna,
Qu'ieu non voill avols chantaire,
Cel, qui tot chant dessazona,
Mon dous sonet torn en bram.

Nous allons citer quelques autres fragmens de divers

poètes méridionaux ; ils inspireront peut-être aux amateurs de cette littérature, si digne d'intérêt, le désir de voir entreprendre une publication qui mettrait au jour, qui sauverait de toute chance de destruction, bien des richesses enfouies.

Lo temps vai e ven e vire
 Per jorns, per mes e per ans,
 Et eu, las! non sai que dire,
 C'ades es vers mos talans,
 C'ades es vers e no-s muda:
 C'una-m voill e n'ai volguda
 Dont anc non aic jauzimen.
 Puis ella non pert lo rire,
 A mi en ve dols e dans;
 C'aital joc me fait aissire,
 Don ai lo peior dos tans,
 C'aitals amors es perduda
 Qu'es d'una part mantenguda
 Tro que fai accordamen.

(BERNARD DE VENTADOUR. Voir Rayn.,
Choix, III. 42-93; IV. 7. 139; *Parn. occit.*,
 22; *Hist. litt.*, XV. 467.)

Mal o fara si no-m manda
 Venir lai on si despuoilla,
 Qu'eu sia per sa comanda
 Pres del lieg josta l'esponda,
 E il traga'ls solars ben chausanz
 A genoillz et humelianz
 S'il platz que sos pes mi tenda.

Fatz es lo vers tot arranda ,
 Si que motz no i descabduoilla
 Outra la terra Normanda
 Part la fera mar preonda ;
 E si-m sui di mi donz loingnanz
 Ves se-m tira com aimanz
 La bella, cui dieus defenda.

(LE MÊME.)

Quand lo rossignols el foillos
 Dona d'amor e-n quier e-n pren ,
 E-n mou son chan jauzen joios
 E remira sa par soven ,
 E ill riu son clar e ill prat son gen ,
 Pe'l novel deport , que reigna
 M'en ven al cor grans jois jazer.....

Amors , alegres part de vos
 Per so quar vau mo miells queren ,
 E sui d'aitan aventuros ,
 Qu'encar n'aurai mon cor jauzen ,
 La merce de mon bon guiren ,
 Que-m vol e m'apella e-m deigna
 E m'a tornat en bon esper.

E qui sai rema deleitos
 E Dieu non sec en Belleen ,
 No sai , com jamais sia pros
 Ni com ja venh'a guerimen ,
 Qu'ieu sai e cre mon escien ,

Que cel, cui Jhesus enseigna,
 Segur'escola pot tener.

(JAUFFRE RUDEL. Voir Rayn., *Choix*, V.
 165; *Parn. occit.*, 19; *Hist. litt.*, XIV. 459.)

Chantan volgra mon fin cor descobrir
 Lai, on m'agr'obs, que fos saubutz mos vers,
 Mas per dreg gaug ai perdut mon saber,
 Perqu'ai paor, que no i puosc'avenir,
 Qu'uns novels jois, en cui ai m'esperansa,
 Vol que mos chans sia per lieis aders;
 E pueis li platz qu'ieu enanz sa valor
 E mon chantar, dei n'aver gran lausor:
 Car sos pretz vol mot savi lausador.

(FOLQUET DE MARSELLLES. Voir Rayn.,
Choix, V. 150-152, 279; *Parn. occit.*, 99.)

Tant petit vei prezar
 Bel saber de trobar,
 C'apenas es volgutz
 Sufert ni entendutz,
 Perqu'estau pessieus,
 Car tan m'es agradius,
 Que d'el no-m puesc tener,
 Ni gaire non esper
 Bon grat ni guasardon.....
 Si bels sabers e sens
 E bos entendemens
 De trobar ren valguesson
 E grat aver poguesson

Alques non per dever,
 Yeu trobera plazer
 E delieg en dictar
 E-m volgra esforsar
 De far bels dictamens.
 Mas lo pus de las gens
 O tenon à folor,
 E neis nostre rector
 Dizon que peccatz es,
 Et totz hom n'es repres
 Per els mot malamen
 Yeu conose veramen,
 Que trobar vanitatz,
 Don pot naisser peccatz
 E de guerras mesclar
 Devon ben castiar.....
 Perc'aïtal trobador
 Degran esser cassatz,
 Car murtrier son poatz.....
 Mas selh, c'ap maïstria
 Troban los bel dictatz,
 Declaran las vertatz
 Ab sen et ab saber,
 Non podon grat aver,
 Gazardon ni onor.

(GUIRAUT RIQUIER: Voir Rayn., *Choix*,
 II. 165, 170, 238, 246; III. 461; IV. 76,
 244, 21, 6, 385-403; V. 170; *Parn. occit.*,
 329.)

Au moment où s'achevait l'impression des fragmens qu'on vient de lire, nous recevons la traduction française d'un des écrits de M. Diez, son *Essai sur les cours d'amour*, imprimé à Berlin en 1823, que M. Ferdinand de Roisin a fait passer dans notre langue, tout en l'enrichissant de notes intéressantes. Ce travail, inséré dans les *Mémoires de la Société des Sciences de Lille*, remplit 129 pages in-8.°

M. de Roisin annonce qu'il publiera bientôt une traduction de l'ouvrage de M. Diez sur la *Poésie des Troubadours*; nous nous permettrons de lui recommander la troisième, la plus étendue des productions de l'érudit Allemand, celle sur *la vie et les ouvrages des poètes du Midi*; nous cédonz volontiers à plus capable que nous l'honneur de mettre cet important travail à la portée du public français.

L'indication des ouvrages relatifs aux cours d'amour que mentionnent M. Diez et son traducteur (p. 23-30), peut s'accroître si l'on consulte : Ch. E. Weisse; *Über d. Einführung der Galanterie in d. Mittelalter*. Leipzig, 1793, in-8.°;

L'Histoire universelle des Théâtres, tom. IX, pag. 122-220 ;

Weisse in Bouterweck, *Neuer Vesta*, tom. IX, pag. 226 et suiv.

Quant à la notice de M. de Reiffenberg, sur les cours d'amour en Belgique, voy. le *Bulletin de l'Académie*.

de Bruxelles, t. VII, n.º V; le *Bulletin du Bibliophile*, 1840, juin, p. 145-154; l'*Annuaire de la bibliothèque de Bruxelles*, 1841, p. 135-152; les *Archives nouvelles des Pays-Bas*, t. V, p. 264-268. Au sujet d'un manuscrit de la cour amoureuse sous Charles VI, voir Reiffenberg, *Annuaire*, p. 140; Raynouard, *Choix*, t. II, p. cxxxij, et l'*Histoire de l'Académie des Inscript.*, éd. in-4.º, t. VII, p. 257 et suiv.

Un extrait d'un manuscrit du 15.º siècle, contenant, en prose mêlée de vers, des solutions de questions d'amour, a été inséré par Willems dans les *Bulletins de l'Académie de Bruxelles*, t. II, p. 217-233, et l'on en trouve des échantillons dans ce qu'a rapporté Diez (*Essai*, p. 114-124; 117-126 de la trad. franç.) du poème de Ramon Vidal de Bezaudun.

Quant à Martial d'Auvergne, à ses *Arrêts d'amour*, à son commentateur Benoît Court, nous renverrons aux *Mémoires de Nicéron*, t. IX, p. 171; au *Ducatianna*, t. I, p. 104; aux *Mémoires de littérature* de Sallengre, t. I, p. 104-116; aux *Notices bibliographiques sur quelques livres de droit*, de M. Dupin aîné, p. 81-83; à l'*Analectabiblion* de Duroure, t. I, p. 206-208, et à l'*Annuaire* de Reiffenberg, de la *Bibliothèque de Bruxelles*, 1841, p. 145 et suiv.

FIN.